







La face cachée des Hells





Jerry Langton

La face cachée des Hells

Traduit de l'anglais par Jean-Louis Morgan





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com www.editionsaucarre.com

Maquette de la couverture :
ADRIAN SO
Mise en pages :
ÉDISCRIPT ENR.



Les Éditions au Carré remercient le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.



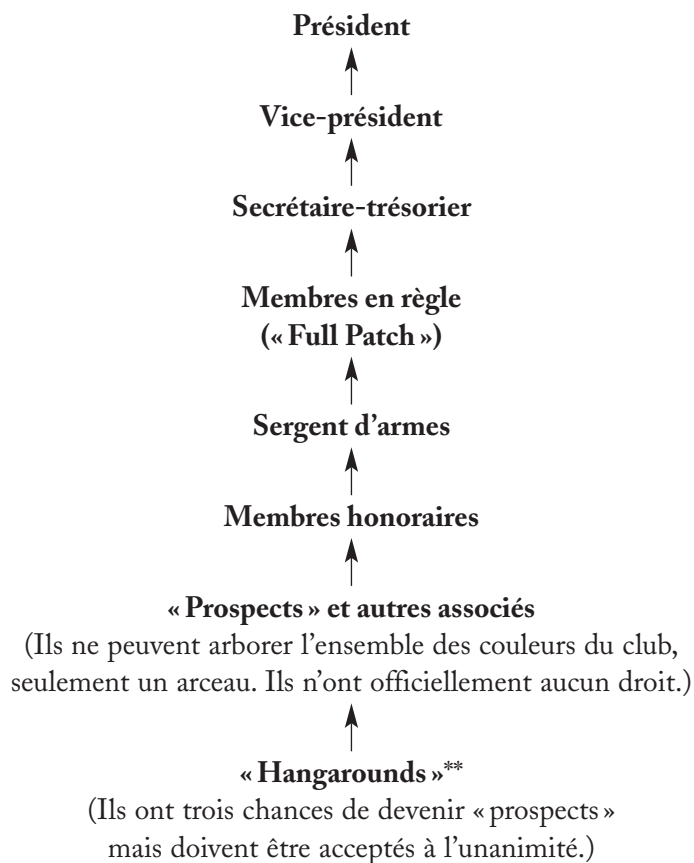
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2006
pour l'édition française au Canada
Dépôt légal :
3^e trimestre 2006
ISBN 10 : 2-923335-12-0
ISBN 13 : 978-2-923335-12-4

DISTRIBUTION

Prologue, Inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1-800 363-2864
Télécopieur : 1-800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca

Structure de la bande de motards les Hells Angels*



* L'auteur respecte la graphie « Hells » (et non Hell's), telle qu'elle apparaît dans la raison sociale de l'organisation et sur les blousons des membres à travers le monde. (N.d.T.)

** Du verbe « To hang around », traîner, poireauter, flâner. Les mots « prospects » (aspirants) et « hang-arounds » (sympathisants) sont très rarement traduits. Pour ce dernier terme, dans le milieu, on parle parfois, au Québec, de « traîneux » ou de « colleux ».



Introduction

Alors que je cherchais de l'aide — et peut-être quelque inspiration — je me suis permis d'appeler Daniel Sanger, qui venait tout juste d'écrire *Hell's Witness*, un excellent livre relatant la carrière de Dany Kane, le motard indicateur qui avait joué un rôle primordial dans la montée et la chute des Hells Angels au Canada, et il était évident qu'il savait pertinemment de quoi il parlait. Lorsque je lui ai raconté que dans le livre sur le véritable grand boss des Hells, que j'avais en préparation, je tenais à traiter largement de Walter Stadnick, il fut modérément surpris. Il me répondit que je possédais là un sujet des plus intéressants, mais que j'allais avoir beaucoup de pain sur la planche pour le développer.

Il ne s'était pas trompé. En effet, au dire de tous, Stadnick est un homme très intelligent et très compétent qui sait merveilleusement comment ne pas se fourrer dans de sales draps. Au cours de la même période, Maurice « Mom » Boucher a été condamné 43 fois, alors que Stadnick ne recevait que deux amendes pour infractions au code de la route. Il fut, bien sûr, interpellé une ou deux fois, mais on ne parvint pas à le condamner avant 2004, soit plus de vingt ans après qu'il ait, selon la légende, joint les rangs des Hells Angels. Chaque policier, chaque avocat, chaque politicien, chaque journaliste avec lequel je me suis entretenu était d'accord pour dire que Stadnick était l'homme qui avait réussi à structurer les Hells Angels du Canada en partant à Montréal d'un ramassis de voyous motocyclistes abrutis par la cocaïne pour en faire la plus puissante et la plus efficace organisation criminelle du pays. Personne ne savait toutefois pourquoi. Ils connaissaient tous une certaine partie de l'histoire et ne demandaient pas mieux que de me la

10 | *La face cachée des Hells*

raconter. Tel que Sanger me l'avait prédit, le plus difficile était de tout rassembler de manière cohérente.

Le présent ouvrage ne constitue pas une biographie de Walter Stadnick. Si tel était le cas, cela ne lui rendrait pas justice. Le personnage décrit dans ces pages, remarquablement complexe et secret, n'est que l'allégorie d'un phénomène beaucoup plus important. Il était intelligent et charismatique, mais il a vieilli dans un environnement et à une époque où ses talents ne valaient pas cher. Il trouva son créneau lorsqu'il commença à obtenir quelque notoriété et à se faire de l'argent en étant un motard. Il gravit les échelons, des ligues mineures aux lignes majeures de l'organisation. Même s'il avait l'air d'un avorton lorsqu'on le comparait au gabarit habituel des motards, et même s'il ne parlait pas français, cela ne l'empêcha pas de se rendre au repaire des Hells à Montréal et, peu de temps après, de se faire élire président. Stadnick réussit à parcourir le pays et, usant de charme et de persuasion, parvint à enrôler d'autres membres et d'autres formations jusqu'à ce que sa bande domine nettement les gangs de motards d'un océan à l'autre. Il forma ensuite une autre bande : les Nomads, qui dictaient aux Hells Angels ce qu'ils devaient faire. Il parvint à ses fins en devançant les intentions des policiers et en évitant de se mouiller dans de sales affaires. Son histoire est celle des Hells Angels, qui commencèrent plutôt petits et sans gestion précise et qui finirent par gagner suffisamment d'élan pour dominer le crime organisé au pays.

Chapitre 1

Après avoir vécu les guerres de gangs de rue à Kingston, en Jamaïque, Robeson David avait connu plus que sa part de violence. Prenant pour prétexte le mécontentement du public relativement à une augmentation substantielle des impôts, des bandes de malfaiteurs s'étaient affrontées dans la rue, en violant, en pillant, en incendiant avec une désinvolture sans compassion. De nombreux citoyens durent trouver refuge dans les postes de police. En moins de deux semaines, plus de 500 personnes trouvèrent la mort. David, un agent des forces d'intervention spéciales de la police jamaïcaine — le SWAT¹ local — conduisit ses hommes au cœur de la bagarre. « Cela ressemblait davantage à une guerre qu'à une opération de police, devait-il déclarer avec un sérieux et un accent jamaïcain qui conféraient à ses propos une indéniable distinction, mais les crimes désespérants exigent des ripostes qui doivent être appliquées avec l'énergie du désespoir. » Il ne pouvait pas si bien dire...

Malgré son expérience de première ligne, David devait admettre que la mission dont il était chargé, ce beau matin du 28 mars 2001, lui causait quelques soucis. Il avait reçu ordre de capturer puis de mettre en état d'arrestation un gros bonnet des Hells Angels canadiens. « Nous n'avions plus affaire à une bande de jeunes voyous armés de battes de cricket, fit-il remarquer. Nous devons faire face aux Hells Angels, des tueurs professionnels, et nous ne voulions pas commettre d'impairs. » La réputation de la bande de motards la mieux connue au monde était telle qu'un agent du SWAT ayant l'habitude de se promener un fusil d'assaut à la main aurait préféré affronter des bandes rivales dans les

1. Special Weapons and Tactics.

12 | *La face cachée des Hells*

rues chaudes de Kingston plutôt que de procéder à l'arrestation d'un Hells dans un hôtel de luxe.

Situé juste à l'extérieur de Montego Bay, le Ritz-Carlton Rose Hall n'est pas précisément un hôtel borgne. Avec plus de 2 000 hectares donnant sur la mer, ses installations curatives, son club de golf, on peut dire qu'il s'agit du meilleur établissement du genre sur l'île. Niché entre des collines verdoyantes et les eaux translucides des Antilles, le Ritz, avec sa décoration et son ameublement élégants, est le seul lieu de villégiature jamaïcain à avoir reçu une distinction rarement accordée par le club automobile AAA : les Cinq diamants.

Au milieu de tout ce luxe, on pouvait remarquer un Canadien plutôt trapu. Habillé de façon voyante, il détonnait même parmi les touristes et les fêtards s'appêtant à faire la fête dans les îles lointaines. L'homme n'avait rien d'imposant. Ses cinq pieds quatre pouces (1 m 62), sa carcasse ramassée et ses membres courts lui donnaient presque une allure de primate ; ses cheveux longs lui tombant sur les épaules indiquaient que l'individu ne devait probablement pas gagner sa vie en faisant du bureau de 9 à 5. Son visage et ses mains, brûlés dans un accident de moto, 18 ans plus tôt, ne contribuaient pas à adoucir son apparence plutôt inquiétante. « Ouais, il était un peu cicatrisé, mais ce n'est pas pourquoi il avait l'air bizarre, faisait remarquer Shaun Plank, un employé de l'hôtel. Il avait de minuscules yeux renfoncés et une bouche démesurée qui lui donnaient un air malfaisant. On ne déconne pas avec un type de ce genre... »

En effet, Walter Stadnick était là pour s'amuser. Officiellement ou non, il n'avait rien d'autre au programme que de célébrer ses 22 ans de vie commune avec sa conjointe, Kathi Anderson. Déçu de constater que le Ritz était complet, il passa la première partie de ses vacances au Wyndham Rose Hall, un peu plus loin sur la plage.

Le Wyndham est également un hôtel chic. Ce n'est pas le Ritz, mais à 395 \$ la nuit pour une chambre acceptable, on peut dire qu'il est hors de portée de la plupart des travailleurs canadiens. Il s'agit d'une ancienne plantation entourée d'un excellent terrain de golf de 18 trous qui attire surtout des hommes d'affaires prospères amateurs de ce sport, ainsi que des femmes désireuses de les rencontrer. Encore là, Stadnick détonnait.

Quelque 2 900 km plus au nord, Steve Pacey ne sirotait pas des margaritas et ne lorgnait pas les nymphes en bikini. Si la présence d'un

Chapitre 1 | 13

Stadnick paraissait incongrue dans un hôtel de luxe, celle de Pacey détonnait au sein de la force policière de Hamilton, même parmi ses collègues de l'unité de surveillance des clubs de motards ontariens. Ses six pieds deux pouces (1 m 87) et ses 120 kg assuraient que sa présence ne passe point inaperçue. Avec sa tête rasée, sa barbichette folle, sa boucle d'oreille en diamant et ses bras constellés de tatouages, l'homme en blue-jeans et en veste de cuir avait davantage l'air d'un prisonnier que d'un flic, lorsqu'il se trouvait avec d'autres policiers. Loin d'être leur ennemi, il était plutôt leur arme secrète. Il se rendait où les motards se tenaient et, hormis l'utilisation de stupéfiants et les actes de violence, il se livrait aux mêmes activités qu'eux. Aux yeux des petits nouveaux, il avait toutes les caractéristiques d'un « gars de bicycle » et était suffisamment proche des autres pour que ceux-ci se laissent aller à des confidences après quelques bières froides en trop. Pacey en savait davantage sur les clubs de motards de Hamilton que qui que ce soit. Si la plupart des policiers associaient la ville de Hamilton avec la mafia italienne, Pacey, lui, savait pertinemment que c'étaient les motards de la Ville de l'acier qui faisaient vraiment la loi au Canada et que, parmi eux, c'était Stadnick qui décidait. « Les membres du crime organisé traditionnel sont très actifs dans notre ville, déclara Pacey en 2001, mais en termes absolus, l'influence de Walter se répand bien au-delà de Hamilton. »

À ce stade de l'affaire, il était clair pour tout le monde que Stadnick n'était pas exactement un Ned Flanders². Même s'il n'existe aucune indication que Stadnick ait jamais exercé quelque emploi, il n'en mène pas moins un train de vie impressionnant. Contrairement aux parvenus qui aiment étaler leurs biens en se payant des résidences de nouveaux riches, Stadnick a toujours joué cool. Il s'est acheté une petite maison confortable près du bord de la colline d'une centaine de mètres que l'on appelle « la montagne », à Hamilton. Évaluée aux fins des assurances pour la somme parfaitement ridicule de 156 000 \$, la maison de Stadnick sur Cloverhill Road respire le fric et constitue un monument — pas toujours de bon goût — au style de vie des motards.

De la rue, la seule chose qui distingue cette maison des autres est la présence d'un drapeau canadien surdimensionné et d'une boîte aux

2. Personnage de la série télévisée *Les Simpson's*. Nel Flanders est un voisin aimable, religieux et bien-pensant à l'américaine. (N.d.T)

14 | *La face cachée des Hells*

lettres peintes en rouge et blanc, les couleurs des Hells. En regardant en arrière, on aperçoit que des travaux ont commencé pour installer une piscine creusée et qu'on a déjà construit un balcon la surplombant au premier étage. Si l'on hasarde un œil au rez-de-chaussée, on peut voir à l'intérieur une profusion de motifs en verre, en marbre noir et en plaqué or valant davantage que l'évaluation officielle de la maison. Au premier étage, on trouve un bureau équipé d'un ordinateur, d'un scanner, d'un télécopieur et d'un appareil dont tous les honnêtes gens d'affaires ne sauraient se passer : une déchiqueteuse de papiers. À côté, on trouve une salle de bains équipée d'une nouvelle baignoire à remous et d'une télévision fixée au mur. Un peu plus loin, c'est la chambre des maîtres, rouge et blanche, meublée d'un fort coûteux lit à colonnes et de placards distincts pour Monsieur et Madame, remplis de vêtements sur mesure griffés Armani et d'une collection de chaussures de femmes à rendre jalouse Imelda Marcos³. La plupart du temps, on pouvait remarquer, devant la maison, une Chrysler, modèle récent et haut de gamme, un véhicule utilitaire sport Blazer et, ce qui en dit peut-être le plus long, une toute nouvelle Jaguar immatriculée au Québec. Les Harley-Davidson, si chères au propriétaire des lieux, sont remisées au garage. Mais les tentatives de Stadnick de s'intégrer à la population d'honnêtes citoyens n'ont jamais beaucoup impressionné les policiers. L'un des limiers de Hamilton n'hésite pas à se moquer de telles initiatives : « Nous avons là un gars comme Stadnick, qui n'a jamais occupé un emploi de sa vie. Il vit dans une maison, petite mais luxueuse, possède un pied-à-terre au Québec, un à Winnipeg et se balade à travers le monde en costumes Armani... Donnez-moi la recette... »

S'il ne faut pas détenir un doctorat pour comprendre que, pour mener ce genre de vie sans justification, il est impératif de mener des activités criminelles, sur le plan juridique, la réponse est plus complexe ou du moins plus fuyante. Lorsqu'on a demandé ce que son client faisait pour vivre, l'avocat de Stadnick, Stephan Frankel, dont les honoraires sont réputés faramineux, s'est contenté de marmonner : « Je ne sais pas. Non, je ne sais vraiment pas... » Après un silence interminable, le

3. Femme du dictateur Ferdinand Marcos qui, de 1965 à 1986, régna sur les Philippines en s'enrichissant de manière scandaleuse. On raconte qu'Imelda avait quelque 3 000 paires de chaussures. (N. d. T)

Chapitre 1 | 15

plaideur a ajouté : « Vous savez, ce n'est pas quelque chose dont nous discutons généralement. Et puis je n'avais pas besoin de savoir. Je ne crois pas que cela soit nécessairement bizarre. Walter est une personne très réservée... » Apparemment trop discrète pour confier à son avocat la nature de ses occupations.

Si M^e Frankel ignorait bien des choses, ce n'était pas le cas de la police. Même s'il était discret quant à ses transactions d'affaires, Stadnick arborait fièrement les couleurs des Hells Angels tout en s'arrangeant pour demeurer à la limite des embrouilles. Un informateur rémunéré, bien introduit chez les Nomads, le club élite des Hells, a raconté à ses correspondants de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) que Stadnick n'était pas seulement profondément impliqué dans le lucratif trafic de stupéfiants dans le sud de la province d'Ontario, mais qu'il avait conclu des alliances stratégiques avec des bandes de motards ontariennes et de l'ouest du pays dans un effort pour les soustraire aux influences de leurs rivaux, les Outlaws. Si les policiers dans les centres urbains tels que Hamilton peuvent considérer le trafic de drogues comme un inconvénient inévitable de la vie urbaine (dès que l'on incarcère un Hells, un autre prend sa place), les rumeurs persistantes d'une guerre des gangs causaient énormément de soucis aux autorités. Au Québec, au moins 157 personnes ont été liquidées au cours de la guerre opposant les Hells Angels et les Rock Machine. Lorsque les Hells sortirent victorieux de ces échauffourées, ils tournèrent leur attention meurtrière vers les forces de l'ordre en assassinant deux gardiens de prison et en menaçant la vie de chaque gardien, policier, procureur de la Couronne et juge de la province. Le Québec n'était pas loin d'un gouvernement à la colombienne où, face aux narcotrafiquants, les autorités se trouvaient dans l'impasse. « Nous n'avons certes pas besoin de ça en Ontario », a ajouté un autre policier de Hamilton.

* * *

Plus loin, au nord de Montréal, il faisait un froid de canard. C'était une de ces journées où l'on se demande quand l'hiver pourra bien finir. À quatre heures du matin, le sergent Tom O'Neill, de la GRC, débarqua au quartier général de la Sûreté du Québec (SQ) avec une provision de « beignes » et de tasses de café. Il ne se plaignait ni du froid ni de sa mission

16 | *La face cachée des Hells*

matinale, prélude à la longue journée de travail qui l'attendait. Bref, il avait hâte de commencer. En qualité de sous-officier responsable de l'Opération Printemps, son travail consistait à coordonner une force policière conjointe comprenant 2 000 agents prêts à fondre sur 142 motards.

Deux de ceux-ci se distinguaient de la foule : Stadnick et Donald « Pup » Stockford, deux amis ayant grandi dans les rues difficiles de Hamilton et qui, en dépit de leur ignorance du français et de leur taille plutôt réduite, avaient réussi à s'immiscer dans le noyau traditionnel des Hells Angels canadiens francophones, Stockford devenant président et Stadnick, son bras droit. Tout en haut des Hells Angels canadiens, on trouvait dorénavant les Nomads, un chapitre d'élite des Hells qui, selon nos sources, a été fondé par Stadnick en personne.

Stadnick et Stockford, en compagnie de grandes pointures mont-réalisaises du genre de Maurice « Mom » Boucher et de David « Wolf » Carroll, faisaient partie de la direction collégiale des Nomads contrôlant non seulement les autres Hells Angels, mais également les bandes associées. On peut lire dans un rapport secret de la GRC : « Ils (les Nomads) comprennent environ une douzaine de membres et contrôleront l'ensemble du Québec, leur territoire. Ils exerceront des pressions sur les clubs qui ne font pas un bon travail en ce qui concerne la vente de stupéfiants. » Si l'on se fie au vocabulaire des Hells, « exercer des pressions » est synonyme d'actes plutôt musclés. Selon la police, le premier mandat de Stadnick était de recruter des bandes de motards déjà établies en Ontario et dans l'Ouest canadien et de les intégrer à la famille des Hells par tous les moyens possibles.

O'Neill savait que si son détachement spécial pouvait mettre Stadnick et Stockford à l'ombre pour un bon moment, il avait une bonne possibilité de mettre un terme ou du moins de ralentir la virulente expansion de leur club vers l'Ouest.

Dans les régions densément peuplées — et l'Ontario ne fait pas exception à la règle — les commerces des stupéfiants et du sexe sont contrôlés par un nombre de groupes appartenant au crime organisé. Selon leur ordre d'influence, signalons, en début de liste, les mafias italienne et irlandaise, puis les bandes de motards, suivis des gangs asiatiques et jamaïcains et, tout en bas, les « indépendants » et les charognards. Tout ce beau monde essaie de vivre sans trop se piler sur les pieds, malgré que de bonnes raclées soient administrées de temps en

Chapitre 1 | 17

temps, histoire de maintenir l'ordre. Comme l'ont découvert les autorités du Québec, cette harmonieuse hiérarchie est habituellement bouleversée à l'arrivée des Hells. À la manière d'un détaillant rusé cherchant à éliminer la concurrence, les Hells Angels utilisent leur nom et leur réputation ainsi que des techniques de mise en marché comme des rabais, des échantillons gratuits et autres méthodes promotionnelles pour s'établir en qualité d'éléments dominants, sinon monopolistes, sur le marché. À la différence de tous les Wall-Mart de ce monde, les Hells Angels se réservent le droit de liquider physiquement quiconque se met sur leur route. La concurrence devient implacable et les bandes de motards rivales font tout ce qui est en leur pouvoir pour montrer aux Hells qu'elles sont dignes de faire partie de leur confrérie ou qu'elles sont suffisamment puissantes pour demeurer indépendantes. Les Hells Angels peuvent donc leur donner un badge (les « patcher », selon leur argot), ce qui en fait des membres en règle, les garder comme vassaux ou simplement les éliminer. Peu importe le choix, le niveau de violence et d'actes criminels ne tarde pas à augmenter dans les rues.

Avant que la GRC, la Sûreté du Québec (SQ) et les forces municipales de police du Québec ne commencent à rafler les motards en nombre record, O'Neill tenait avant tout à mettre la main au collet de Stadnick et de Stockford. Le 25 mars, il organisa une conférence téléphonique avec Pacey et un groupe de jeunes agents de la police de Hamilton en leur dévoilant pour la première fois ce que la GRC savait sur les Hells Angels et particulièrement Stadnick et Stockford. L'émotion était palpable. Les policiers de Hamilton cherchaient depuis des années à épingler Stadnick, mais le mieux qu'ils avaient pu faire avait été de lui coller des infractions au code de la route. « Il y eut comme un long silence, devait dire O'Neill. De toute évidence, ils essayaient de le pincer depuis des années. »

Une fois que O'Neill eut terminé, tout excité, l'un des policiers de Hamilton lui demanda: « Vous dites qu'il y a des accusations de meurtre... Sont-elles du premier ou du second degré? »

« Du premier degré », répondit O'Neill non sans satisfaction. Puis il expliqua en détail les treize accusations de meurtre au premier degré qui pesaient contre Stadnick.

Il y eut un autre long silence et tandis que O'Neill se demandait comment l'équipe de Hamilton allait recevoir cette nouvelle, l'un des

18 | La face cachée des Hells

policiers ne put se retenir et s'exclama : « Les gars... On vous adore. Vous êtes les champions ! »

Harponner Stockford était du gâteau. Beaucoup estiment qu'Ancaster est la plus jolie, sinon la plus bucolique banlieue de Hamilton. Nichée dans la colline et loin des usines qui vomissent leur fumée dans l'est et le nord de la ville, Ancaster est une agglomération tranquille, décontractée, bien loin des conditions sordides et de la misère des bas quartiers de Hamilton. Lorsqu'on aperçoit une voiture de police dans cette banlieue, c'est probablement parce qu'un mineur s'est procuré de la bière illégalement ou pour quelque autre raison tout aussi anodine. Toutefois, le matin du 26 mars, une équipe du SWAT lourdement armée, avec vestes pare-balles et fusils d'assaut, encercla la propriété de Stockford. Ne prenant aucun risque, les policiers sommèrent Stockford de se rendre au moyen d'un haut-parleur monté sur un camion en l'informant qu'ils avaient contre lui un mandat d'arrêt ainsi qu'un mandat de perquisition de son domicile. Presque immédiatement, Stockford sortit de chez lui les mains derrière la tête, vêtu simplement d'un jean et d'un tee-shirt. Frissonnant, il fut prestement embarqué et emmené dans les locaux de la police pour interrogatoire. À l'intérieur, les limiers découvrirent un trésor de preuves : un index laminé comprenant les noms, les adresses et les numéros de téléphone des membres des Nomads, une liste de prospects et de *hangarounds*, les procès-verbaux des réunions de la bande et même un rapport d'impôts des Nomads Quebec Inc. En prime, on obtint la liste des restaurants montréalais favoris de ces messieurs. Les flics n'en revenaient pas de la somme de matériel incriminant sur lequel ils avaient pu mettre la main. Malgré ses qualités d'organisateur, Stockford se révélait comme un gangster pas très futé.

Le cas de Stadnick était un peu plus compliqué. Cloverhill Road est longue de deux pâtés de maisons et entourée des deux côtés par un virage à angle droit donnant sur la falaise boisée qui sépare la haute ville de la basse ville de Hamilton. Il s'agit du genre d'endroit le plus isolé que l'on puisse trouver dans une agglomération d'une certaine importance. Le calme de ces lieux fut quelque peu perturbé en ce beau matin du 26 mars lorsque les policiers firent irruption dans cette rue et s'arrêtèrent brusquement devant la maison de briques, d'apparence modeste, appartenant à Stadnick. On sembla hésiter. « Pendant quelques minutes, ce fut le calme plat, raconte un témoin. Puis la fourgonnette

Chapitre 1 | 19

toute neuve d'un service de nouvelles, hérissée de soucoupes électroniques, a fait son apparition et c'est alors que tout a commencé. » La police a d'abord interpellé Stadnick à coups de porte-voix. À l'exception des commentaires de quelques rares badauds du voisinage et le crépitement des émetteurs-récepteurs de la police, ce fut le silence le plus complet. La police pria une fois de plus Stadnick de se rendre, mais sans plus de résultat. C'est alors que six imposants agents dûment protégés par des combinaisons pare-balles sortirent d'un camion avec ce qu'un témoin a décrit comme étant « un billot muni de poignées ». Après deux coups de ce bélier, la porte céda. Deux agents, le dos au mur, jetèrent quelque chose dans l'embrasure. Il y eut comme deux coups de tonnerre et l'intérieur de la maison s'illumina « comme en plein jour », dirent certains. Pourtant, rien ne bougeait. L'un des hommes qui avaient balancé la grenade fumigène se mit à crier « GO! GO! GO! » en faisant des moulinets de son bras gauche. Des hommes en gilet protecteur, brandissant des fusils d'assaut et des gros calibres de chasse, envahirent la maison. Bien qu'après 24 heures de surveillance la police n'avait décelé aucun mouvement à l'intérieur ou autour de la maison, elle sembla surprise de ne pas trouver d'oiseau au nid.

Déçus, croit-on, par ce coup d'épée dans l'eau, les policiers s'acharnèrent sur les lieux. À la suite de ce raid, la conjointe de Stadnick, Kathi Anderson, se lamentera du fait que les grenades aient gravement endommagé son cher foyer et que, plusieurs années après ces incidents, la police gardait encore son ordinateur, son imprimante, son clavier, sa souris, son scanner, ses disques compacts et son ordinateur portable. « Ils m'ont pris mon fax, mon téléphone, toutes les cassettes VHS que j'avais, des douzaines d'albums de photos; ils ont même décroché des photos qui étaient sur les murs... » Poursuivant sa litanie en laissant entendre que la police avait peut-être fait preuve de plus de zèle que d'efficacité, M^{me} Anderson a ajouté: « Ils ont aussi défoncé les portes d'en avant et de côté, même si elles ne sont qu'à moins de trois mètres l'une de l'autre. De plus, ils ont laissé ma maison ouverte et sans surveillance pendant cinq jours... » Elle a fait également remarquer que lors des arrestations qui eurent lieu au Québec, la police avait préalablement cogné aux portes d'en avant.

Stadnick s'était montré plus retors que son copain Stockford dans son refuge d'Ancaster. La police trouva chez Stadnick peu de preuves

20 | *La face cachée des Hells*

susceptibles de tenir debout devant un tribunal, sinon des photos et une carte de la Saint-Valentin envoyée par une nièce de dix ans qui demandait candidement à son oncle « Wally » s'il était toujours responsable des Hells Angels.

Mécontent, Pacey appela O'Neill à Montréal. « Nous ne l'avons pas vu dans les parages, les gars... Sauriez-vous s'il aurait quitté le pays ? » demanda-t-il.

O'Neill n'en savait rien, mais il demanda aux services des renseignements de la GRC de vérifier les points de sortie du territoire national canadien. Il eut de la veine, car, quelques heures plus tard, le téléphone sonnait pour lui apprendre que Stadnick et Anderson avaient pris l'avion à l'aéroport Pearson de Toronto à destination de Montego Bay, en Jamaïque. Les flics connaissaient même l'hôtel où le couple était descendu.

Il fallut six heures de voiture pour que Richard Sauvé, l'agent de liaison de la GRC en Jamaïque, puisse se rendre de Kingston jusqu'au Wyndham, juste à l'extérieur de Montego Bay. La bonne fortune de O'Neill ne se démentit pas. Sauvé repéra Stadnick en quelques minutes. Après tout, les vacanciers d'un mètre soixante-deux avec des cheveux longs, pleins de tatouages et de cicatrices de brûlures n'étaient pas légion. « Je le vois, il est assis près de la piscine avec sa copine », dit Sauvé à O'Neill.

O'Neill répondit à Sauvé de se tenir tranquille et de garder un œil sur le suspect. Arrêter Stadnick en Jamaïque devenait une opération internationale et O'Neill était suffisamment avisé pour s'assurer que toute la paperasse soit en règle avant d'agir.

Dans la matinée du 28 mars, le même jour où la vague d'arrestation avait lieu au Québec, Stadnick et Kathi Anderson déménageaient du Wyndham au Ritz. La presse de l'époque, tout particulièrement les torchons à sensation montréalais, soutenaient que le couple avait appris par téléphone ou par courriel que les premières arrestations avaient eu lieu à Montréal et qu'il avait pris la poudre d'escampette, mais Kathi Anderson elle-même a expliqué que son conjoint et elle s'étaient présentés la veille au Ritz, puisqu'il s'agissait de l'établissement qu'ils avaient choisi au départ, afin de voir si une chambre ne s'était pas libérée. Dans l'affirmative, ils s'enregistrèrent et, le lendemain, déménagèrent leurs pénates dans ce palace.

Chapitre 1 | 21

Après s'être confortablement installé, le couple décida de se livrer aux joies du farniente près de la piscine. D'après le bruit des bottes sur le sol et les exclamations des vacanciers, Stadnick sut instinctivement qu'il se passait quelque chose de pas très catholique. Il ne leva les yeux que pour se retrouver avec le canon d'un fusil d'assaut en plein visage, à plusieurs en fait puisque toute cette artillerie était braquée sur lui et sa compagne. « Monsieur Walter Stadnick ? » demanda un policier de grande taille portant un uniforme constellé de décorations. Il connaissait d'avance la réponse et Stadnick opina du bonnet.

Dissimulé par les gens de la brigade d'intervention, Sauvé s'avança et se présenta : « Monsieur Stadnick, vous êtes en état d'arrestation sous treize accusations de meurtre, trois de tentatives de meurtre, une de conspiration d'assassinat, deux de trafic de stupéfiants et deux de tentatives de contrebande de stupéfiants. » Stadnick se rendit sans histoire.

Après une nuit dans une cellule minuscule, que Kathi Anderson devrait décrire comme « un trou infernal », Stadnick fut transporté au Jamaica National Remand Centre (Centre de détention provisoire) de Kingston. Entouré de fil de fer barbelé acéré et surveillé 24 heures par jour par un cerbère armé, obligé d'utiliser un seau communautaire en guise de cabinets, Stadnick ne pouvait qu'attendre patiemment sa comparution en cour. Le 2 avril, il se présenta devant le tribunal de Half-Way-Tree. Il déclara non sans assurance au juge Martin Gayle qu'il n'avait aucune idée pourquoi ces accusations pesaient contre lui et qu'il était prêt à renoncer volontiers à son droit de faire l'objet d'un processus d'extradition afin de pouvoir se défendre. Accordé.

Les papiers ne furent pas prêts avant le 10 avril. Lorsque O'Neill et un collègue de la police de Montréal arrivèrent à Kingston, ils furent frappés par les conditions abominables du Centre de détention provisoire. Ils décrivirent les conditions de détention comme celles que l'on peut voir dans le film *Midnight Express*⁴. O'Neill s'attendait à ce que Stadnick ait hâte de se retrouver dans des conditions de détention à la canadienne, c'est-à-dire beaucoup plus confortables, mais il fut surpris de ce qu'il trouva. Assis sur le plancher, discutant et rigolant avec

4. Film anglo-américain à succès d'Alan Parker, tourné en 1978, où l'on décrit la détention en Turquie d'un petit narcotouriste pris dans l'engrenage d'une justice primitive, hypocrite et inhumaine. (N.d.T.)

22 | La face cachée des Hells

des codétenus, Stadnick attendit de finir sa phrase avant de daigner remarquer la présence du policier. Peu impressionné, ce dernier décida de s'amuser un peu aux dépens du petit malin. « Dis donc Walter, comment aimerais-tu rester ici pour deux autres semaines ? Tu sais, on peut arranger ça... »

Stadnick le regarda dans les yeux et gloussa de manière arrogante : « Deux semaines de plus et c'est moi qui dirige la prison. » Cette déclaration fut ponctuée par une explosion de rires et de quolibets des autres prisonniers.

Plus tard, O'Neill admit qu'il pensait qu'un individu court sur pattes et au visage amoché aurait toutes les difficultés du monde à survivre dans une prison jamaïcaine en tant qu'unique prisonnier blanc, mais le policier se trompait lourdement. « Je pensais qu'ils lui feraient passer un mauvais quart d'heure, avoue-t-il, mais il a réussi à se faire des copains et il a quitté cet endroit comme un vrai bravache... » a-t-il convenu. Secondés par un groupe de policiers jamaïcains armés de mitraillettes, les deux policiers canadiens escortaient le petit leader des Hells Angels lorsqu'ils furent secoués par ce qu'ils entendirent : des huées, des sifflements, des lazzis, des interpellations fusaient de toutes les cellules. « Yo Walter ! hurlait cette populace. On est avec toi, *man...* » Stadnick en était tout simplement épanoui.